

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

DECEMBRE 2023 - N° 139 - 1€



LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Home Dejaifve, Comme une fleur au Shop in Stock, Al Goyette.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandersmissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet.

*« Je marche seul, sans témoin sans personne,
que mes pas qui résonnent, en oubliant les heures ».*

C'est en fredonnant cette chanson de Jean-Jacques Goldman que me vient l'envie de vous écrire. Brossez le tableau de cette femme, ou de cet homme qui se libère du monde, du tumulte, des cris et des sollicitations incessantes. Mettre la vie en silencieux, arrêter le temps, un moment qui s'enroule et dont on se drape, la solitude est une cape d'invisibilité. Observer par la fenêtre les voitures qui défilent vers un Je-ne-sais-où qui paraît déjà trop loin et se dire encore une fois : que l'on est bien chez soi. Attraper un bouquin, tourner les pages à son rythme sans nulle autre injonction que le plaisir immédiat. Peindre, caresser son chat, se préparer un bon petit plat ou le commander prêt à servir pour ne pas troubler cette douce quiétude. Porter des chaussettes dépareillées, et rigoler tout bas, parce que personne ne le saura. Garder une maison rangée sans devoir recommencer ces gestes que l'on vient juste de terminer : la machine à laver est domptée, la vaisselle maîtrisée, les miettes aspirées. Qu'il est doux d'être libéré des contraintes mondaines quand on l'a choisi, et que l'on peut chanter tel un poète grec : *« je ne suis jamais seul avec ma solitude »*

Choisie ou imposée ? Là est sans doute toute la différence qui nous fera passer de la solitude à l'isolement. Un jour, par lassitude qui devient habitude on se retire du monde. Franchir le seuil semble insurmontable. La voiture ne démarre plus, les jambes sont rouillées, les amis sont loin ou enterrés. Et on se réveille un matin en ayant oublié que l'on a une place dans la danse même si la cavalière est partie. Alors on ne sort plus, le coucou se dérègle, la porte reste close. A quoi bon ? Pour quoi faire ? : La vie coûte trop cher, la voix est rouillée, les souliers sont craquelés. Et l'horizon se rétrécit à l'horloge du salon qui dit oui, qui dit non, qui dit ...

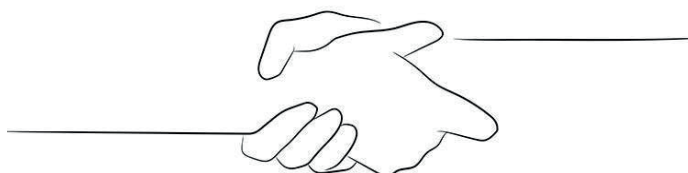
Silence.

Un peu plus loin pourtant, j'entends un bruit, une portière qui claque et des pas qui s'approchent. Un drôle de bonhomme aux cheveux blancs s'avance, ce n'est pas père Noël il n'est pas assez dodu. Il se présente : *« Bonjour je m'appelle Jean-Marc »* je suis benévole : *« ne vous inquiétez pas, je ne vous vendrai rien, je vous donnerai juste un peu de mon temps, si vous l'acceptez »*. Marie-Anne est à côté de lui, elle sourit. Deux fois par mois, ces deux bénévoles viendront chez moi. Ils apporteront des biscuits, ça fera quelques miettes et c'est chouette. J'irai les lancer aux oiseaux car finalement le bout du jardin n'est plus si loin. *« Pas trop d'isolement ; pas trop de relations ; le juste milieu, voilà la sagesse »* Confucius an 477 A.V J-C.

Si vous aussi êtes en recherche d'équilibre, si vous aimeriez prendre soin de vous ou des autres autour d'une tasse de café, Contactez Sandrine 0497 43 70 31 du Plan de Cohésion Social elle vous donnera toutes les informations pour rejoindre le Réseau de solidarité fossois.

En attendant... Je me joins à toute l'équipe du comité de rédaction du Nouveau Messenger pour vous souhaiter de très agréables fêtes de fin d'année !

■ Joannie Thys



Et que **vivent** les crèches

Parmi les traditions populaires de Noël il en est une, celle de la crèche, qui rappelle que cette fête n'existerait pas si elle n'avait pas été à son origine un événement fondateur de notre civilisation. Le christianisme n'en déplaît à certains, au même titre que la religion musulmane et le bouddhisme dans d'autres parties du monde, a contribué, plus que n'importe quel courant de pensée ou n'importe quelle idéologie, au formatage de notre civilisation occidentale.

Pour les chrétiens mais aussi pour les non-croyants qui qualifieront cet événement de mythe créateur, tout commence par une naissance, celle de Jésus Christ. C'est au sein même de la communauté chrétienne sans doute la seule chose dont on n'a jamais douté. Le fait de la naissance de Jésus n'a pas fait l'objet de controverse ; seules les conditions de sa conception ainsi que sa qualité de Fils de Dieu furent mis en doute au 4ème siècle par un théologien dénommé Arius qui fut renvoyé à ses études par le premier concile de Nicée.



La crèche de Greccio dans la Basilique supérieure d'Assise Giotto

Les recoupements entre les textes évangéliques, les écrits des historiens romains et juifs de l'époque et les actes administratifs de l'empire romain, comme le fameux recensement de Tibère, semblent constituer un réseau de présomptions précises et concordantes de la réalité de cette naissance, sa signification religieuse relevant évidemment, elle, d'un acte de foi.

Quant à savoir la date exacte de l'événement, on est loin d'avoir trouvé ; une chose semblant acquise : il y a peu de chance que ce fut un 25 décembre date fixée au 6ème siècle par un moine appelé Denys le Petit. Certains pensent plutôt que cette naissance aurait eu lieu en septembre se fondant sur la chronologie de la trajectoire d'une comète qu'on aurait identifiée comme étant la fameuse étoile qui avait guidé dans un premier temps les bergers avant de jouer les GPS pour les Rois Mages. Il semble admis que le 25 décembre fut choisi en raison du symbolisme lié au solstice d'hiver à partir duquel on assiste avec l'allongement des jours à une renaissance de la lumière.

Il est compréhensible que la Naissance de Jésus ait été très vite l'objet d'une iconographie commémorative et c'est dans une des catacombes de Rome (Catacombe de Priscille) qu'on trouve la

plus ancienne fresque qui met en scène la nativité. Ces représentations devinrent par la suite un des thèmes privilégiés de la peinture religieuse, une variante réductrice de la nativité prenant la forme des nombreuses « Vierges à l'Enfant » dont les plus douces sont pour moi celles qui furent peintes par le Vénitien Giovanni Bellini.

Avec le Moyen-âge apparurent sur les parvis des églises. les premières représentations des mystères religieux. On y montrait des représentations de la passion ou encore des martyrs des saints les plus connus et les plus honorés. Il était

donc tout naturel que soit aussi représentée la scène de la Nativité. La tradition veut que ce soit Saint François d'Assise qui fit montrer pour la première fois en décembre 1223 une crèche vivante. Cela se passait à Greccio à une centaine de kilomètres de Rome. On peut voir parmi les fresques que Giotto consacra dans la basilique supérieure d'Assise au grand Saint la représentation de cet événement.

Si les crèches vivantes virent bien le jour en Italie très vite elles franchirent les Alpes et gagnèrent la France, trouvant sans doute en Provence un cadre et un accueil proche de celui de la Péninsule. Parallèlement on assistait au développement et au succès de ces autres représentations plus figées que donnèrent et que donnent encore les crèches napolitaines et les crèches provençales. Pour l'organisation de ces crèches vivantes, la population était conviée et les rôles étaient distribués, voir achetés : Ceux de Marie et de Joseph ayant parfois fait l'objet de coquettes enchères. Il semble même que la participation des acteurs fut parfois récompensée par des indulgences. Il est même arrivé au Moyen-âge que dans certaines grandes villes françaises on recourut, pour de grosses productions qui nécessitaient une figuration importante, à la réquisition de prisonniers...

La tradition gagna nos régions et connut son petit succès même si, comme ailleurs, elle eut tendance à se faire de plus en plus discrète après la Révolution française et, en France, surtout avec l'instauration des lois de laïcité. Chez nous, dans notre bonne ville de Fosses, la tradition fut durant les années soixante remise à l'ordre du jour à l'initiative notamment d'un jeune Vicaire, Monsieur l'Abbé Delos. Nous nous souvenons de l'enthousiasme des participants dont la plupart venaient du Patro. La recherche du réalisme alla jusqu'à la participation d'animaux vivants et on se rappellera ainsi la présence à l'une ou l'autre reprise d'un âne qu'accompagnait le brave Prosper.

Comme la plupart des crèches vivantes, le spectacle était statique et tendait à représenter de la manière la plus classique la scène de la nativité. En 1971 cependant fut montée une crèche qui faisait appel à une mise en scène davantage théâtrale. Cette création résolument plus moderne avait été confiée à un jeune aspirant metteur en scène qui préférera plus tard à celle des théâtres la scène des prétoires.... L'expérience ne fut pas renouvelée, Monsieur le Doyen de l'époque ayant sans doute considéré que faire enfanter Marie sur la musique des Pink Floyd n'était peut-être pas du meilleur aloi. La tradition fut à Fosses surtout

continué dans les paroisses de l'entité comme à Le Roux où c'étaient les enfants de l'école primaire qui reprenaient les rôles traditionnels de la Sainte famille, des bergers et des anges.



Fosses-la-Ville 1971

La tradition des crèches vivantes semble aujourd'hui avoir atteint une désuétude que l'on peut regretter puisqu'elle participait à une cohésion sociale et culturelle qui dépassait l'aspect confessionnel. C'est un signe des temps, le résultat de l'individualisme à tout crin qu'a connu

notre société depuis les années 80 et d'une conception de la modernité qui aurait sans doute conduit à transformer le spectacle de la crèche en un jeu vidéo ou en capsules YouTube.

Récemment (en 2019) le Pape François a signé une lettre apostolique intitulée « *admirabile signum* » sur le sens de la crèche. Selon ses mots « *Le **grand mystère** de la foi se manifeste dans ce signe **simple et merveilleux** de la scène de la Nativité transmis par la piété populaire* ».

Et pour ceux qui ne partageaient pas cette foi, ce spectacle, gageons le, était l'occasion d'un instant de vibration partagée, une douce sensation d'enfance retrouvée, bref d'une bienveillante décadence.

■ Pierre Mélan



La rue Pré Standart



La rubrique
de l'oncle Jean

Dans son livre « 77 rues de Fosses », notre Oncle Jean nous dit que selon une légende, le nom de « Pré Standart » viendrait du fait que les troupes de Louis XIV auraient établi un cantonnement et planté là leur étendard en 1694... Ce serait joli si...cette dénomination ne se retrouvait déjà dans des actes de vente de 1559 et 1580 ! On la retrouve avec une connotation wallonne en 1748 « *le preit do standaux* » dont l'origine selon Paule Pouleur du latin *extendere*, étendre, allonger, prolonger : ce serait une prolongation des prés existants.

Avant d'être lotie sur tout un côté, c'était là un verger et dans les terres en face, une briqueterie : lorsque le gisement de la Place du Centenaire fut puisé, on tira la terre à brique dans cette partie : déjà en 1622 on trouve la mention « la terre à la briqueterie ». Plus tard, les Puissant et Fils (dits Péte et Li Sako) reprirent cette exploitation ; en 1932 Albert Goffart la développa en y créant un four moderne permanent : il occupait une quinzaine d'ouvriers et fut tué en exode en mai 1940.

Son fils Adelin reprit l'affaire jusqu'en 1977. On y fabriquait les « *briques de Fosses* » compactes et dures parce que schisteuses, réputées pour leur résistance à l'eau. Adelin Goffart ouvrit un nouveau centre d'exploitation en cette terre du Pré Standart avec four moderne et haute cheminée. On y fabriquait jusqu'à 6 millions de briques par an. Mais le gisement de terre s'épuisa et la concurrence des grandes briqueteries industrielles était trop rude.

Mais outre cette partie de la rue Pré Standart consacrée à la fabrication de briques fossoises, notre Oncle Jean nous rappelle que la terre du haut de la rue (en face de la Ferme du Chêne) fut réquisitionnée le 6 septembre 1944 par les Américains pour en faire leur premier cimetière militaire en Belgique. Dès lors, on vit arriver (surtout lors



cimetiere americain

de l'hiver 44-45 et de l'offensive Von Rundstedt) des camions entiers de corps qui étaient d'abord déposés dans plusieurs tentes dans le verger en face pour y être identifiés, numérotés, leurs objets personnels emballés et étiquetés et les corps placés dans des sacs en plastique, une matière encore inconnue chez nous et qui nous intriguait.

Ils étaient ensuite inhumés dans des carrés parfaitement délimités. IL y eut ainsi 2199 tombes d'Américains, un carré de 96 Anglais, Français,



cimetiere americain



breuses tombes de G.I's étaient adoptées par une famille belge qui se chargeait de la fleurir et d'envoyer des photos à la famille aux Etats-Unis. Un pavillon marquait l'entrée du domaine militaire contenant les listes des soldats inhumés.

Ce « *First american Cemetery in Belgium* » fut fermé dès 1947, certaines familles demandèrent le rapatriement et d'autres acceptèrent que leurs défunts restent en Belgique soit à Henry-Chapelle soit à Neuville-en-Condroz.

Voulant perpétuer le souvenir de ce cimetière, l'Amicale fossoise de la 101e Airborne décida d'ériger un mémorial qui chaque année, au Memorial Day, est lieu d'une manifestation d'hommage fidèlement suivie par les délégations des sociétés patriotiques locales et les autorités.

■ Brigitte Romain

stèle memorial

Polonais et Tchèques, et plus loin, un millier d'Allemands. Les soldats américains chargés de ce travail funèbre furent aidés par une vingtaine de Fossois.

Après la guerre, ce cimetière fut visité par de nombreuses personnes de toute la région et comme d'autre part, le bourgmestre (mon papa Joseph Romain, dixit Oncle Jean) recevait de nombreuses lettres de familles américaines, il me demanda d'organiser un parrainage : de nom-



stèle memorial

La tradition de la dinde à Noël

Et voila... chaque année, à la même période, les rayons de nos super marchés commencent à se remplir de bonnes choses. Chaque année, à la même période, le repas de Noël va se préparer autour de plats et aliments qui semblent incontournables. Saumon, huîtres, foie gras et bien sûr, la superbe dinde de 4 kilos, qui seront les pièces maîtresses de la célébration, sauf pour les végétariens !

Mais pourquoi au juste mange-t-on de la dinde à Noël et pas du poulet, du lapin ou du rôti de veau ? Cette tradition est vieille de plusieurs siècles et a traversé les âges (et un océan) pour arriver jusqu'à nous. Découvrons ou redécouvrons son histoire. D'aussi loin qu'on puisse remonter dans l'Histoire, Noël a toujours été célébré autour d'un repas, lui-même souvent constitué de volailles.

Avant l'arrivée de la dinde importée d'un autre continent, on mangeait un coq ou de l'oie à cette période de l'année car, pour des raisons économiques, les fermiers n'abattaient ni leurs vaches ni leurs poules ! Ils en avaient besoin pour avoir du lait et des œufs tout l'hiver ! D'autres versions affirment qu'on consommait l'oie par choix, puisque cet animal symbolisait le soleil et la protection dans de nombreuses cultures. C'est au 15^e siècle que Christophe Colomb part à la conquête de ce qu'il croit être les Amériques et ramène avec lui, ce qu'il décrivait comme une grosse poule ressemblant à un paon mais avec des plumes semblables à de la laine : c'étaient ses « poules d'Inde » devenues « dindes » au fil des ans.

Dans la tradition encore, lors du réveillon de Noël le 24 décembre, la messe de minuit (qui était bien à minuit en ces moments-là) était précédée d'un repas « maigre » (le souper) suivi d'un repas « gras » le lendemain avec un plat consistant géné-

ralement à base de volaille, pour se remettre du jeûne et de la veillée de Noël.

La dinde, par ses origines, perçue comme « exotique » était un animal rare. Pour les fêtes, elle a donc remplacé l'oie. Plus grosse que le poulet, ou le coq et moins onéreuse que l'oie, la dinde a vite fait l'affaire pour nourrir toute une grande tablée. Farcie aux marrons en France et au Royaume-Uni, aux croûtons et à la sauge au Québec, à la viande, tomates et baies en Grèce, aux noix au Portugal, glacée au citron ou au Bourbon aux États-Unis, la dinde trône au réveillon de Noël sur les tables d'Europe et d'Amérique.

Mais est-ce encore d'actualité ? On le sait, le prix du repas de Noël ne sera pas épargné par l'inflation. On a qu'à regarder du côté des circulaires publicitaires des grandes enseignes : les réveillons coûteront encore un peu plus chers cette année ! Alors, en ces périodes de fêtes, disons-nous qu'il est plus important d'ouvrir nos cœurs plutôt que nos portes-feuilles et adoptons pour l'an prochain cette bonne résolution de manger sainement et local !

Je vous souhaite de belles fêtes aux saveurs réussies, agrémentées d'un zeste de folie et une pincée de douceur!

■ Brigitte Romain



Parce que je suis Fossois

Ce samedi, nous étions sur le traditionnel Village de Noël du centre. Nous y avons bu un superbe jus de pomme chaud au rhum et découvert le 20ème spectacle des baladins de Noël. Une soirée chaleureuse et décalée comme on les aime.

Vingt ans déjà que Françoise Honnay crée des spectacles un peu fous mettant en lumière plus de 42 comédiens amateurs. Une aventure populaire et joyeuse qui cette année, pour la première fois, se tint entièrement dans la Collégiale. Nous nous souvenons de l'année dernière et des - 12C° qui faisaient grelotter les comédiens et givraient les objectifs des appareils photo. Cette année, un temps clément était de la partie pour fêter avec nous cet anniversaire.



En quelques jours un village se construit dans la Collégiale, celui de Woutsiplou qui secoua les saints qui l'entouraient. Nous y croisâmes des sapins qui dansent, deux Barbies, un Playmobile, des enfants sages et le traditionnel père Noël à retrouver : L'histoire est celle des habitants d'un petit village, perdu dans une épaisse forêt et qui n'ont jamais reçu la visite du Père Noël. Celui-ci les a-t-il oubliés ou cache-t-il d'autres secrets ?

A l'issue de la troisième représentation, nous nous faufilons dans le Chœur et retrouvons les comédiens et comédiennes d'un jour au milieu des costumes, du maquillage, des paniers repas qui mettent un joyeux chahut dans ce lieu que l'on a déjà connu plus solennel. Dans la nef règne une ferveur non pas pieuse mais joyeuse : « on est au top » semble être l'expression 2023, suivie de peu

par : « on est les meilleurs ». Ils rient, ils se congratulent, et se remémorent déjà les meilleurs souvenirs : « Parlez fort, prononcez vos E à la fin des mots ! » ils imitent Bibi, leur metteuse en scène. Il est vrai que l'acoustique d'une Collégiale se prête plus aux chants grégoriens qu'au vaudeville. L'institutrice d'un jour se confie en riant : « mais je ne suis pas instit dans la vraie vie moi, vous imaginez encadrer des enfants toute la journée ! Quel métier ! ».

Une plus jeune se confie : « moi je préférerais quand c'était des petites scènes, il ne fallait pas retenir les phrases avant et après ses répliques ». Plus facile peut-être mais nettement moins drôle : « ici on était tout le temps tous ensemble dans un endroit magnifique, c'est fou ». Nous croisons alors une des deux Barbie's qui ajoute toujours en riant : « Ce soir était un clin d'œil aux vingt balades, j'adore cette atmosphère et j'adore le rose ! D'ailleurs ce n'est pas un costume, ce sont mes vrais vêtements ! » Yves et Benoit, les régisseurs amusés ajoutent : « Malgré les contraintes techniques, regardez cette bonne humeur ! Les comédiens nous ont fait quelques acrobaties verbales mais ils sont toujours bien retombés sur leurs pattes ».

C'est enfin Brigitte Romain, alias Bibi, que nous rejoignons, un grand sourire affiché sur les lèvres : « je suis crevée » avoue-t-elle avant d'aller se reposer ! « Mais j'emporte avec moi l'immense



plaisir du travail abouti, la joie des comédiens et celle du public ».

Nous quittons alors presque à regret le joyeux tumulte de la Collégiale pour suivre le Père Noël qui s'apprête à distribuer les cadeaux. Accompagné de ses elfes il accueille les enfants « *c'est ça la magie de Noël ! Ce sont leurs yeux qui brillent* » nous murmure-t-il sous sa barbe qui n'en finit pas de tomber. Les deux jeunes filles, elfes d'un soir renchérissent « *C'est super chouette ! Distribuer des cadeaux, je pourrais faire ça toute ma vie !* »

Nous continuons alors notre balade vers le Village de Noël où nous croisons les jolis rennes d'Anne devenus incontournables et partageant cette année leur chalet avec les créations de Sabine. Juste à côté fume un délicieux breuvage concocté par l'équipe de ReGare. Nous y croisons Arnaud et Valentine qui s'affèrent depuis la mi-août pour construire ce village de Noël. Il est cette année sur la place du Chapitre et la cour Saint-Martin. Valentine remercie alors : « *Les sponsors, qui nous permettent de remplir la hotte du père Noël ; les bénévoles et surtout les ouvriers communaux ! Le service travaux a été au top pour nous permettre de nous installer sous une place qui n'est pas ... plate. Merci encore aux électriciens et aux menuisiers... La tronçonneuse a bien tourné pour préparer un nombre incalculable de petites calles en bois qui permettent aux chalets de tenir droit* ».

Les badauds que nous croisons, vin chaud en main, admirent aussi cette petite place historique que les lumières font briller d'un charme que l'on croyait presque oublié. Ils s'échangent des accolades et des souvenirs : « *moi j'adore faire des câlins* » nous dit Gil : « *mon meilleur souvenir c'est quand j'ai fait un câlin à un Olaf trois fois plus grand que moi. Le bonhomme c'était une mon-*

tagne. Le plus drôle c'est quand la petite Juliette émerveillée a ajouté : Olaf, je l'avais déjà vu à Eurodisney mais aujourd'hui il boit un coup avec mon papa, c'est trop chouette ». Et tous quand on leur demande pourquoi ils sont là nous répondent : « *Parce que je suis fossois !* ». Et ils « *sont sympas les fossois* » ajoute une adorable maman qui vient quant à elle d'Anderlues pour partager cette soirée festive avec son fils.

Nous n'en doutons pas et c'est avec beaucoup de plaisir que nous déambulons entre un duo d'elfes chanteurs, les enfants qui jouent et les jeunes mamans qui allaitent leurs nouveau-nés. La fête est populaire on y retrouve des amis à qui on n'avait pas donné rendez-vous car on savait qu'ils seraient là. Enfin, on se dit à l'année prochaine comme on se dit à demain, avec la certitude que tout ira bien ! Car c'est Noël pardi !

■ Joannie Thys



Un **fossois** autour du **monde**

Une icône à Detva ! On avait décidé d'oublier les logiciels et les applications qui nous vantent, par étoiles, les logements coûteux du monde entier. Pour une fois, on allait se laisser guider à l'instinct, à l'intuition.

En entrant dans Detva, petite ville de Slovaquie, on s'est dit : peut-être ici ! On regardait les enseignes. Ici un vieil hôtel de style communiste sentait le formica moisi et l'orange délavé des années '70. Heureusement, il était fermé. De toute façon, sa façade de building fonctionnel, sans aucune fantaisie, ne donnait pas envie. Là, un autre hôtel avec un vieux balcon en bois débailait, jusque sur la rue, une terrasse immense mais gelée. Quelques voitures sur le parking mais aucune plaque étrangère. Je m'aventure jusqu'à la porte, mais là aussi c'est fermé. Peut-être devrions-nous rallumer nos téléphones ?

On avait presque quitté la ville, les blocs se faisaient plus espacés, les maisons devenaient plus basses et les jardins plus grands. C'était un autre quartier, peut-être plus ancien. Là, une bâtisse tout en bois. Une grande terrasse de pierre et de bois semblait défier l'hiver. D'ailleurs plusieurs personnes, des jeunes, y étaient attablés. Ils buaient des boissons chaudes et fumaient en parlant dans cette langue mélodieuse et mélancolique dont on ne captait que la musique mais pas le sens. Un triskel sur la façade nous décida. Un triskel cela devait être un signe. On décida que c'était un signe !

On nous fit comprendre que l'hôtel était en haut. Il y avait un escalier à gravir. Un bel escalier en bois sculpté avec un lent colimaçon qui le rendait majestueux. En haut, s'élançait un couloir, tout décoré de tableaux anciens et de vieilles photos restaurées et puis un autre escalier. Slavka était là. Un aspirateur se reposait à ses pieds. Elle déposa des essuies propres sur le lit, et nous fit entrer dans la chambre. Dans un bel anglais teinté de slave elle nous questionna : combien de temps voulez-vous passer ici ? On ne se savait pas. On était comme dans un rêve. Ici tout était beau, figolé, décoré avec goût mais sans chichi. Une beauté féminine et naturelle, juste soulignée d'un trait épuré mais savant, comme de jolis yeux bleus qu'on rehausse discrètement d'un trait de mascara.

Elle pouvait nous accueillir pour 2 ou 3 nuits, mais samedi elle avait besoin de la chambre. Elle nous remit la clé et ... on avait même pas parlé du prix. Tout ce passait comme par enchantement.

Slavka avec son petit air souris n'en n'est pas moins la patronne. On la voyait diriger avec douceur et fermeté sa petite équipe de femmes. Elle est précise et joviale, le genre de cheffe dont on aime être le sujet. On ne sait plus si on lui obéit pour lui faire plaisir ou parce que c'est un ordre, ou tout simplement parce que c'est assurément la meilleure chose à faire. Si un jour je devais tourner la scène au cinéma, je demanderais à Juliette Binoche d'endosser le rôle.

Slavka a cette beauté rare et discrète qui n'éblouit pas de loin mais qui vous explose en pleine face lorsqu'elle vous regarde. Ses deux yeux bleus, relevés d'un fin et subtil maquillage vous parlent dans toutes les langues. Ils ont les expressions d'un petit animal qui cherche à communiquer avec vous. Parfois apeurés, puis dévorant les expressions de votre visage, les scannant, puis enfin vous délivre d'un petit rire de paupières. Une frange droite, effilochée, lui tombe juste en-dessous des sourcils. Pour le reste, ses cheveux tombent droits jusqu'au épaules. Ils sont d'un brun clair et sombre à la fois, parfois grisonnant, avec ça et là une mèche blanche qui joue les fauves dans cette petite prairie de cheveux fins, minces et fragiles comme de la soie.

Son visage en amande vous accroche et sa petite fine bouche d'un rose corail pâle interroge, s'entrouvre, se referme, sourit gracieusement puis le moment venu s'étire en grand comme un rideau de théâtre. Ce sourire-là, ce vrai sourire-là, est plus rare. Lorsqu'il vous est offert vous savez que vous êtes admis. Son corps est menu, svelte et musclé. Elle est d'allure sportive, légère on sent que des années de gymnastique et de danse ont sculpté sa silhouette. Tout en muscles allongés, fermes et réactifs, une force vive et enthousiaste pétillie en elle. On la devine résistante, le genre de femme qui ne lâche rien. Quand elle vous parle, ou mieux encore quand elle vous écoute, on a très vite envie de faire partie de son clan, et on redoute de faire partie de ses ennemis.

Slavka dirige depuis des années la petite auberge Pivnica. C'est son trésor, son petit îlot d'indépendance. Elle est patronne et embauche des femmes au parcours parfois compliqué, comme on tend la main. Mais elle attend de vous aussi le meilleur. Son fils est parti vivre au Danemark. Elle

s'y rend souvent. Sa fille termine ses études mais elle aussi a des envies de voyages. Pour les jeunes slovaques, l'avenir se rêve souvent à l'étranger. Slavka aussi aimerait voyager, d'ailleurs elle le fait. Quand elle le peut. Mais sa petite auberge lui demande beaucoup de temps. Sa passion de la décoration intérieure, elle l'a probablement héritée de son père architecte. Il a récupéré ce vieux bâtiment oublié par les années communistes et ensemble ils en ont fait ce qu'il est aujourd'hui.

Elle nous dévora de questions et se prêta, elle aussi, à la règle implicite des réponses honnêtes, transparentes et sans artifice. Elle fut très étonnée par notre voyage, notre tour du monde. C'était la première fois qu'elle rencontrait de tels voyageurs. Cela l'a émue. Elle était prête à pleurer, on sentait que cela réveillait quelque chose en elle. Le fait d'avoir tout vendu pour financer ce voyage, et la confiance que je développe en l'avenir l'a bouleversée. Je l'ai clairement perçu.

C'est probablement à ce moment-là, je crois, que nous sommes devenus amis. En amour, c'est parfois le premier baiser qui scelle et symbolise le début d'une relation. En amitié c'est souvent plus flou. Mais pour moi, c'est lorsque j'ai vu son regard changer, avec ce mélange d'étonnement et d'admiration devant ma confiance et ma détermination, que j'ai compris que nous étions désormais liés. Il y avait dans son expression quelque chose qui disait : « *c'est donc possible ? Merci pour cette révélation !* ».

J'ai pu la surprendre encore lorsque je lui ai demandé : « *Quel est ton talent ?* » Elle était éton-

née. Elle ne s'était jamais posé la question. Son regard s'est absenté quelques longues secondes. Elle réfléchissait intensément. Elle me demanda un moment. Je lui dis de prendre son temps. Le silence ne me dérangeait pas. Puis elle m'a dit que c'était peut-être le don de révéler le talent des autres, de les réunir, de les diriger pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, mais... elle allait continuer à y réfléchir.

L'auberge Pivnica, nous le découvrîmes plus tard, est en fait un petit refuge marginal, bienveillant et protecteur pour tout ce qui peut sonner comme alternatif dans cette toute jeune nation slovaque. Slavka est donc une militante, discrète et efficace. Une icône de Detva. Aussi bien en ce qui concerne le folklore que la modernité, Slavka encourage, soutient, accueille. Dans son petit royaume ont lieu des concerts rocks, des expos, des concours de sculptures dont les œuvres ornent le jardin. On l'a vue sur les réseaux sociaux gagner le trophée de Radio Head Awards pour son soutien aux artistes.

Le matin de notre départ elle était troublée. Nous avons descendu nos bagages, nous avons tout harnaché sur DonaVan et nous avons attendu sur le parking que Slavka ait une pause pour lui dire au revoir. Elle l'a prise, au beau milieu du service. Elle m'a serré fort dans ses bras et étrangement longtemps. J'ai senti son souffle court et l'humidité d'une larme unique couler dans ma nuque. Puis elle repartit de l'air affairé de ceux qui doivent respecter une parole donnée.

■ Thierry Wenes



Eglise banksa stivnica 0640

Découverte des villages de Fosses-la-Ville

Le Syndicat d'Initiative vous présente sa nouvelle série « À la découverte des villages de Fosses-la-Ville », série dans laquelle nous allons dévoiler une partie des richesses des villages de notre entité. C'est celui de Sart-Saint-Laurent qui ouvre le bal !

Mais quelle est l'origine de ce nom ? Celui-ci vient du mot « sart » signifiant que le lieu a été essarté, c'est-à-dire qu'il a été déboisé et défriché. Ce bois a notamment été utilisé à la construction de l'abbaye de Floreffe fondée par Norbert de Xanten aidé dans sa tâche par Hugues de Fosses. Les premiers habitants pratiquant tous des métiers en lien avec la forêt vont dédier une fontaine à saint Laurent qui deviendra vite un lieu de culte : le village a ainsi trouvé son nom. Sart-Saint-Laurent se trouvant sur un plateau fertile, l'activité agricole s'y développe très rapidement. En effet, de nombreux domaines y voient le jour et, encore aujourd'hui, le village compte un grand nombre de fermes.



Chapelle - Photo Caroline d'URSEL

En 1890, Sart-Saint-Laurent devient une commune à part entière. Cela fait suite à la fusion des hameaux de Sart-Saint-Laurent et de Sart-Saint-Lambert qui dépendaient, pour le premier, de l'abbaye de Floreffe et, pour le second, du chapitre de Fosses. Avec la fusion des communes en 1977, Sart-Saint-Laurent rejoint, à contrecœur, l'entité de Fosses-la-Ville. Avec ses 15,7 km², le village a la plus grande superficie de tous ceux qui constituent la commune. Il y a bien suffisamment de place pour ses 1088 habitants appelés « Sartois » !

Parmi les lieux remarquables du village, on peut citer la ferme de la Neuve Maison, la ferme Malplaquée ainsi que la chapelle du cimetière qui est en fait le chœur d'une ancienne église du 12^e siècle démolie au 19^e siècle. Et enfin, la fameuse



Fontaine - Photo Caroline d'URSEL

fontaine Saint-Laurent datant du 18^e siècle dont l'eau guérirait les brûlures et les maladies de la peau.

C'est dans cette fontaine que, chaque année, les Sapeurs-Grenadiers de la Garde Consulaire, les Zouaves et les Mousquetaires du Roy de la Compagnie Royale des Marcheurs de Sart-Saint-Laurent trempent la crosse de leur fusil ou leur sabre. À l'origine, cette compagnie qui existe depuis 1851 participait uniquement à la Marche septennale Saint-Feuillen. C'est à partir de 1963 qu'elle devient annuelle.

■ L'équipe de ReGare



Marche Saint-Laurent - Photo Arnaud Coyette